

Stoian Stoianoff

Rêve de l'oncle à la barbe jaune

Il est difficile de situer la place exacte du rêve de l'OBJ dans l'investigation de son propre inconscient opérée par Sigmund Freud dans la Science des rêves. Le thème du renversement est certes une bonne piste mais il comporte des versants cachés. Un tel renversement résulte par exemple de la discordance entre deux paroles de la mère de Freud, paroles qui le concernent en premier chef. « Mein goldenes Sigis », vient ici en opposition radicale avec « Er ist ein kleines Mohr ». D'une part, sa mère déclare qu'il a une chevelure d'or (d'où la barbe jaune), et d'autre part elle le voit brun comme un enfant mauresque. Quelle version faut-il croire, surtout si l'on tient pour essentielle la parole de la mère quant à ce qu'il en est de la transmission du Nom-du-Père?

Pour l'instant, il s'agit ici d'une découverte personnelle, de même que le constat mentionné plus haut de la présence du Schaffelle sous le couvercle du Schafskopf, découverte qui résulte de ma propre expédition dans la jungle de la Traumdeutung où une certaine agilité est requise pour naviguer de liane en liane, tel un Tarzan psychanalyste.

Fume l'encens, veille l'amour,
Dans son lit bleu la vierge est morte ;
Couve le feu, tombe le jour,
L'Ange, mes sœurs, frappe à la porte.
(La Mystérieuse Chanson)
Stuart Fitzrandolph Merrill

INTRODUCTION

Les réflexions qui suivent ont un double point de départ :

1° d'abord un rêve tiré de la *Traumdeutung* et touchant à l'auto-analyse de Freud : le rêve de l'oncle à la barbe jaune [OBJ] ;

2° en second lieu, nous avons été séduits par l'idée contenue dans ce même rêve et qui est celle d'un "renversement ". Disons quelques mots concernant ce **renversement**, d'abord. Il a de multiples usages dans la formation du "texte" du rêve, en tant que procédé syntaxique, et reconnu comme tel par Freud lui-même. Suivant le contexte, il renvoie à une opposition, ou une interrogation, ou à une interversion d'ordre temporel, ou encore : à une forme de négation. Mais le rêve n'est pas son seul domaine d'élection, et la vie quotidienne, où sont puisés les procédés et la matière du rêve, en use couramment. Le **renversement** utilise l'inversion de perspective, la permutation de termes, voire l'opposition de la vie et de la mort (comme dans le TAO).

L'usage que nous en ferons, nous le donnons pour spéculatif, et nous en espérons un bénéfice d'ordre didactique.

*
— —

Notons d'abord que le reflet de notre visage dans le miroir inverse la droite et la gauche. Avec la symétrie, et donc le **renversement** de l'espace qu'elle constitue, nous sommes dans l'ordre de l'**Imaginaire**. L'antagonisme tombe sous le coup d'un **renversement** analogue. D'où la constitution de couples (ou dualités) : grand-petit, haut-bas, plus-moins. Question : doit-on étendre l'Imaginaire à tous les termes relatifs tels que : le jour et la nuit, le bien et le mal, le cru et le cuit ? Faut-il accrocher le **retournement** (avant-après, pile-face, plein-vide) à ce même registre de l'Imaginaire ou s'inscrit-il déjà du côté du réel ? Quel est le critère permettant d'évoquer un Imaginaire non-spécularisable ?

Mais le renversement peut être également relatif à l'ordination des éléments, et l'on sait que ce qui manque à sa place relève du **Symbolique**. C'est ce qu'on observe lorsqu'on dit que les premiers seront les derniers, ou qu'un tel a vendu son droit d'aïnesse.

Enfin le **renversement** peut concerner les valeurs logiques des choses, dès lors qu'on dira que telle chose est possible ou impossible, vraie ou fausse, unique ou multiple. Or, c'est bien d'après la modalité énonciative qui introduit ce type de distinction qu'on pourra juger si l'on a affaire à du **Réel**, ou à du semblant.

Et puisqu'un rapport a/b est susceptible de **renversement** : b/a, et que dans le rêve de l'oncle à la barbe jaune il n'est question que de rapports, comment, à partir de tels rapports, l'interprétation pourra-t-elle distinguer entre ce qui relève de chacune des trois dimensions susdites, que résume la formule RSI ?

Une question préalable doit être considérée à savoir : qu'est-ce qu'un rêve ? Bien entendu ce « préalable » se situe dans l'après-coup du travail de Freud, initié ici, dans son auto-analyse. Cet après-coup nous permet en quelque sorte de trier parmi les hypothèses émises successivement par Freud à propos du travail du rêve et aussi de son interprétation. Se situant dans cet après-coup, Lacan postule d'emblée que le rêve met en images des lambeaux de discours, et que l'on assiste donc à une imaginariation du symbolique qu'il écrit **iS**. Inversement l'interprétation vise à lire l'énigme des images du rêve afin d'accéder aux bribes de discours qui en sont la cause. Il s'agit donc d'une symbolisation des images du rêve que Lacan note **sI**. À ce titre on peut dire que si quelqu'un vous parle exclusivement par images, et certains analysants excellent dans ce style, style qui persiste même lorsqu'ils ont quitté le divan depuis longtemps, ce quelqu'un se situe dans un rêve éveillé, et il est des sujets qui ne s'en réveillent jamais. Et pourquoi rêvent-ils ainsi ? C'est pour échapper au Réel de l'angoisse, et donc à ce qui réveille.

Ces fondamentaux étant rappelés entrons dans le récit que Freud fait de son rêve de l'oncle à la barbe jaune.

Le rêve de l'oncle à la barbe jaune a le mérite de mettre en jeu de tels rapports de rêve-versions. Par la plaque tournante qu'il constitue, ce rêve nous oblige à opérer un choix parmi les différentes directions dans lesquelles il est susceptible de nous mener.

LE RÊVE DE L'ONCLE À LA BARBE JAUNE (OBJ)

Dans son séminaire sur « Le désir et son interprétation », à la séance du 30 AVRIL 1958, Lacan s'exprime comme suit :

«J'ai déjà fait allusion ici à ce que nous pouvons pointer dans les premières observations que Freud a faites de l'hystérie. Passons donc au temps où Freud nous parle du désir pour la première fois. Il nous en parle à propos des rêves. Je vous ai commenté jadis ce que Freud tire du rêve inaugural d'Irma, le rêve de l'injection, et je n'y reviens pas. Le second rêve est un rêve de Freud - puisqu'il analyse aussi certains de ses rêves dans la *Traumdeutung* -, le rêve de l'oncle Joseph. Je l'analyserai un autre jour, car il est tout à fait démonstratif, et illustre très bien en particulier le **schéma des deux boucles entrecroisées** - rien ne montre mieux les deux étages sur lesquels se développe un rêve, l'étage proprement signifiant qui est celui de la parole, et l'étage imaginaire où s'incarne en quelque sorte l'objet métonymique. Je prends donc le troisième rêve que Freud a analysé. Il figure dans le quatrième chapitre, *Die Traumenstellung, La transposition du rêve*. C'est le rêve de celle que nous appellerons *la belle bouche*.»

La suite annoncée, à savoir l'interprétation du rêve de l'oncle à la barbe jaune, n'a jamais eu lieu. Pourquoi ? Probablement afin d'éviter de casser la baraque de ceux qui avant lui et autour de lui s'y étaient essayés. Surtout s'il est convaincu que Freud a largement trafiqué son compte rendu du rêve. Raison de plus pour y aller.

Voici ce rêve : (*L'interprétation des rêves*, traduc. I. Meyerson, PUF 1967, p. 126) :

I Mon ami R... est mon oncle. J'ai pour lui une grande tendresse.

II Je vois son visage devant moi un peu changé. Il paraît allongé, on voit très nettement une barbe jaune qui l'encadre.

Freud nous avertit qu'il n'indique que la première moitié du rêve. Qui se compose : « de deux pensées et de deux images, disposées de telle sorte que, dans chaque couple pensée et image s'expliquaient mutuellement » (est-ce cela que Lacan appelle : « entrecroisement de deux boucles ?). Ensuite viennent les deux autres parties : « une pensée et une image de nouveau ». Que Freud laisse choir.

Ce rêve a un côté insistant que Freud expose comme suit : « Quand il me revint à l'esprit dans l'après-midi, j'en ris d'abord et j'ai dit : "Ce rêve est absurde" Mais je ne pouvais l'écarter, il me poursuivait tout le jour. »

Ce que Freud laisse choir (et qui de fait le poursuit) est difficile à invoquer puisqu'il nous pose, après-coup, un problème biographique qui relève de l'INADMISSIBLE et donc du politiquement incorrect. Loin d'amoindrir en quoi que ce soit l'intérêt à la fois didactique et théorique de ce rêve cette question devient un préalable dont je dois impérativement m'acquitter. Il est un document que je possède depuis sa publication en 1976, et que j'avais égaré à la suite d'un déménagement. Je le retrouve à présent à la faveur d'un autre, lui : tout récent. Non sans quelques péripéties que je dois à une réticence manifeste de mon inconscient, mais à présent le mal est fait et je ne puis me dérober face à la nécessaire prise en compte de son contenu.

Il s'agit d'un opuscule imprimé d'une cinquantaine de pages, publié en 1976 en autoédition par Renée Gicklhorn (adresse : Prof. Dr Gicklhorn, 1010 Wien, Universität, Hauptgebäude, Portierloge) intitulé : *Sigmund Freud und der Onkeltraum - Dichtung und Wahrheit*. Autant dire d'emblée que le contenu « scientifique » de ce document a été contesté par les Archives-Freud, surtout en raison de la vague d'antifreudisme qu'il n'a pas manqué de soulever.

Pour résumer, dans le texte de Renée Gicklhorn on apprend que

Joseph Freud a été impliqué en 1866 dans un réseau qui trafiquait des fausses devises (principalement des assignats-roubles, et donc de la monnaie russe) et qu'il a été condamné à 10 ans de prison dont il en a « tiré » que quatre. Du coup il s'est avéré que le réseau avait des prolongements en Angleterre (notamment à Manchester où vivent deux des frères aînés de Sigmund Freud), puis en Suisse, en Allemagne et en Pologne.

Le domicile de Jacob Freud (et donc des parents de Sigmund) aurait été perquisitionné à cette occasion et l'appartement aurait donc été mis sans dessus-dessous, ce qui n'a pas pu échapper au jeune Sigmund qui avait déjà dix ans à l'époque. À ce sujet l'auteur note « la grande influence que cette affaire exerça sur le jeune S. Freud, même au-delà de son séjour à l'école, où au moins 4 années lui furent empoisonnées par les moqueries de ses camarades ».

Que nous dit Freud à ce sujet ? Rien. Tout au plus ceci : « Je n'ai eu qu'un oncle, l'oncle Joseph. C'est une triste histoire. Il s'était laissé entraîner, il y a quelque trente ans, à des spéculations qui le menèrent trop loin. Il fut puni. Mon père/.../ disait souvent que l'oncle Joseph n'était pas un mauvais homme mais une tête faible (*Schwachkopf*). »

Qu'en dit le biographe de Freud Ernest Jones ? Rien. Pourquoi ce black-out et tant de mystères ? Il paraît (selon Renée Gicklhorn) que tous les numéros de l'année 1866 du quotidien : *Osterdeutschen Post* (qui à l'époque informait ses lecteurs de l'affaire et de ses prolongements à l'étranger) seraient disparus de toutes les bibliothèques couvrant l'étendue de sa diffusion, et qu'à Vienne même c'est un professeur de l'université qui a emprunté à la bibliothèque le volume de l'année 1866 et ne l'a jamais rendu.

Ceci dit, comment reconstruire l'auto-analyse de Freud à partir de ces données censurées ? Il est clair, lorsque Freud insiste sur les larcins commis par sa Nania, la bonne, et le chagrin que lui a causé son licenciement, qu'il s'agit bien d'un souvenir-écran, à ceci près que les événements cachés succèdent à ceux qui leur servent d'écran. Ici le cryptage du message s'effectue grâce à une équivoque (ou une homophonie) qui occulte le terme de *Schaffelle* par celui de *Schafkopf*. Or, *Schaffelle* (« peau de mouton » : en français dans le texte de Gicklhorn, p. 28) désigne la fausse monnaie. Toutefois, à aucun moment Sigmund Freud (pas plus que Renée Gicklhorn) ne relève le MALENTENDU, et ne fait le rapprochement entre *Schafkopf* et *Schaffelle* alors que l'accent est mis sur l'homophonie entre *Schafkopf* et *Schwachkopf*.

Il me semble que ces données indiquent de la part de l'inconscient de Freud moins un jeu de la censure qu'une tentative de refoulement. D'où la nécessité d'interroger le rapport entre l'angoisse qui tenaille manifestement Freud, les épisodes d'inhibition à répétition qu'il traverse et le symptôme qui boucle son parcours dont le mensonge guide nos pas sur les traces de la vérité qui le cause. Circuit insistant dont Sigmund n'entrevoyait qu'une seule issue : le meurtre du père, ou, à défaut, le meurtre de la victime expiatoire. Ainsi, Joseph Freud se serait-il livré au bras séculier au titre de bouc émissaire, de manière à préserver l'honneur de sa tribu et la sacralité de son nom ?

Lacan s'en serait-il aperçu ? Les occurrences de terme mouton dans son œuvre ne permettent pas de conclure. N'empêche qu'entre la fausse monnaie et l'objet petit 'a' (en tant que plus-value) il est une relation que ce rêve souligne. Il reste que le récit de ce rêve par Freud constitue une tentative de repérage des rapports entre la censure et le refoulement.

Freud éprouve le besoin de précéder l'énoncé de ce rêve d'un « Récit préliminaire » qui permet de le situer dans un premier contexte : celui d'une accession au gradus universitaire par une nomination qui prélude à une titularisation comme professeur *extraordinarius*. La veille du rêve « mon ami R » vient dire sa déception face au refus qui a été opposé à sa demande de nomination, dont il semble connaître la cause. À savoir son appartenance à la communauté juive de Vienne, communauté vis-à-vis de laquelle les autorités ont quelques réticences. Il convient ici de souligner le fait que « mon ami R » a eu le courage d'aller dire son dépit à la face de celui qui, lors d'un vote, avait fait obstacle à sa nomination. Face à face avec l'Ange, par conséquent, qu'un certain Isaac biblique avait déjà inauguré.

Or, ce récit sonne comme un reproche que lui serait fait à lui, Freud, puisqu'il a été nommé, en dépit de son appartenance à la communauté en question. D'où le double soupçon : soit que Sigmund Freud aurait fait d'emblée figure de dissident à l'égard de la dite communauté, ou pire : qu'il aurait pactisé avec l'ennemi et qu'en échange de ses services il aurait été récompensé.

Il est clair que le rêve vient ici au titre d'une compensation (et à ce titre fait fonction de symptôme) à l'égard de ces reproches immérités, et qu'il réalise le désir de vengeance de Freud. « Mon ami R » attrape dans ce rêve une sale gueule, et la satisfaction que Freud y trouve se cache derrière le fait qu'il éprouve pour lui une grande tendresse. Ce scénario se répète. L'affect reste le même, seul l'objet change.

Ça nous vaut un énoncé du genre (IR. p. 254) : « Mon ami Otto a mauvaise mine, sa figure paraît brunie, ses yeux sont saillants ». Lui aussi se voit refuser une « chemise de nuit par un baron » et du coup attrape la maladie du baron, à savoir le Basedow. Pas étonnant que par la suite Freud se mette en position de porter la barbe jaune de l'oncle.

À suivre le thème du « reproche » Freud bascule tout naturellement du contexte amical au contexte familial, puisque c'est son père qui lui en a toujours fait : des reproches. Or, Sigmund à tout un tombeau de reproches à retourner, pas seulement à son père mais à tous les membres, proches ou lointains, de sa propre famille.

Ainsi son rêve est-il le fruit d'une intertextualité, avec des connexions multiples qui vont se tisser entre le texte de ses relations amicales et celui de ses relations familiales. D'ailleurs, par analogie avec le travail du rêve, Freud, dans son exposé des ficelles de ce travail, procède à l'interpolation de fragments de rêves qu'il puise dans sa collection de rêves personnels, ainsi sa référence au rêve de l'injection faite à Irma, par le biais des reproches qu'il fait à Königstein (alias Otto) sachant par ailleurs qu'ils sont infondés : *Ich glaube ja auch nicht daß Irma durch eine Infektion Ottos mit einem Propylenpräparat gefährlich krank geworden ist ; es ist, hier wie dort, nur mein Wunsch, daß es sich so [K.] erhalten möge, den mein Traum ausdrückt.*

(IR. p. 128 : « Je ne crois pas non plus qu'Irma ait été gravement malade à la suite d'une injection de propylène faite par Otto ; ici comme là, mon rêve exprimait seulement le désir qu'il en fût ainsi »).

Notons qu'une bourde dans la transcription d'un séminaire de Lacan a transformé Irma en Irène, lapsus plein de promesses de sens, si l'on veut bien se donner la peine de rechercher, après-coup, l'incidence de ce prénom tant dans l'entourage de Freud que dans celui de Lacan.

COMMENT CHERCHE-T-ON DES POUX DANS UNE BARBE ?

Sigmund Freud a été un époux chaste. Par obligation, et faute de disposer à son époque de moyens contraceptifs efficaces. Cela lui évitait-il le soin de s'encanailler de temps à autre ? Question absurde puisque ses travaux, notamment les *Trois essais sur la sexualité infantile* avaient déjà fait scandale. C'est dans ce contexte de pudibonderie ambiante qu'il rapporte une histoire de malentendu en rêve (qu'il emprunte à Mme H. V. HOG-HELLMUTH) où, pendant la guerre, une dame d'un certain âge (elle-même veuve d'un officier supérieur) se présente devant un hôpital militaire pour proposer ses services (*Dienst*). Elle arrive donc au milieu d'une assemblée d'officiers devant laquelle elle tient un discours tout à fait cohérent, à ceci près que, vu les conditions d'énonciation de son propos, tout le monde s'esclaffe. Surtout quand on l'a entendu dire : „*Ich und zahlreiche andere Frauen und junge Mädchen Wiens sind bereit, den Soldaten, Mannschaft und Offiziere ohne Unterschied,...*“ « Moi et de nombreuses autres femmes et jeunes filles de Vienne sommes prêtes pour les soldats, hommes de troupe et officiers, sans distinction... », et ici, dans le récit de son rêve se produit un murmure, c'est-à-dire un moment de fading de son discours. Dans la suite de ses propos notre brave Dame s'est vite aperçue qu'apparier un jeune soldat à une vieille comme elle, ne serait-ce que pour un pansement, contrevenait aux convenances. Mais n'est-il pas vrai que tout est possible quand on rêve ? N'empêche que l'intergénérationnel dans l'histoire de la famille Freud : c'est pas de la tarte. Cette historiote, qui en soi est loin d'être drôle, semble venir à l'appui de la thèse de Freud qui est la suivante [IR p. 131] :

« L'analogie qu'on retrouve jusque dans le détail entre la censure et la déformation du rêve autorise l'hypothèse de conditions analogues. Nous sommes ainsi conduits à admettre que **deux grandes forces concourent à la formation du rêve : les tendances, le système**. L'une construit le désir qui est exprimé par le rêve, l'autre le censure et par suite de cela déforme l'expression de ce désir. On peut se demander en quoi consiste le pouvoir grâce auquel cette seconde instance exerce sa censure. Si l'on songe que les pensées latentes du rêve ne sont pas conscientes avant l'analyse, mais que nous nous rappelons d'une manière consciente le contenu manifeste du rêve, on ne sera pas loin d'admettre que la seconde instance a pour rôle de permettre l'accès de la conscience. Rien du premier système ne pourrait parvenir à la conscience avant d'avoir franchi la seconde instance, et la seconde instance ne laisserait passer aucun de ces futurs états de conscience, sans exercer son droit et lui imposer les modifications qui lui conviennent. Ces notions supposent une conception particulière de « l'essence » [*Wesen*, TD p. 128] de la conscience. Le fait de devenir conscient est pour moi un acte psychique particulier, distinct et indépendant de l'apparition d'une pensée ou d'une représentation. »

Je souligne le terme d'analogie, et donc analogie entre le texte initial et le texte censuré, pour aborder la transformation que Lacan y imprime en parlant d'**enforme**. Nous dirons que le texte censuré garde l'enforme du texte initial.

Par ailleurs, c'est de cette citation de Freud que Lacan a tiré argument quant à la fonction de la dénégation. Un contenu inconscient ne parvient à la conscience qu'à condition d'être au préalable nié, censuré.

Nous nous préoccupons, aujourd'hui, moins de l'objet (la fausse monnaie) que des déguisements du Père dans le rêve de l'Oncle à la barbe jaune, Père qui a trop de raisons de se commettre avec le Jacob de la bible pour que nous n'y prenions garde.

Le b, a ba de toute dissimulation, de toute cryptographie, passe par le biais du **renversement** imaginaire qui permet de dissimuler le Père sous l'apparence du fils, ici Joseph, tandis que l'oncle, qui par un heureux hasard porte ce même nom de Joseph, aura toute facilité de gambader en faisant des farces dignes de son neveu. Mais avant de plonger dans ces nœuds relationnels suivons la place du rêve de l'OBJ dans la stratégie de Freud.

REPRISES DU RÊVE DE L'OBJ DANS L'ENSEMBLE DE LA TRAUMDEUTUNG

La mention du rêve de l'OBJ revient une dizaine de reprises dans la *Science des rêves*, et d'une certaine façon recense l'essentiel des enseignements qu'il en a tiré. Il se place en seconde position après le rêve d'Irma pour ce qu'il en est de fonder ce premier **axiome** freudien, à savoir que le rêve est une réalisation de désir.

Évidemment, divers arguments contre cette position ont été avancés, et un des plus probants semble être constitué par le rêve nommé par Lacan : « de la Belle bouchère ». Rêve qui dans la *Traumdeutung* se situe juste après le rêve de l'OBJ. À ceci près que le désir, qui y est exprimé par la rêveuse, est en fin de compte celui d'avoir un désir insatisfait. Et puisque nous vivons dans une société de consommation soucieuse de réaliser tous nos désirs, il est important de prendre en compte ce qui intervient quand plus rien ne laisse à désirer, et que le manque vient à manquer. Il s'en suit qu'« être gavé » est une plainte qui mérite toute notre attention.

Le second **axiome** freudien est que le rêve prend son point de départ dans le souvenir des faits s'étant produits la veille. Ici encore (IR p. 149) la base de l'argumentation freudienne part des deux rêves déjà cités : celui d'Irma et celui d'OBJ. Freud est porté à en ajouter toute une liste, et, chemin faisant, nous apprenons tout un ensemble de faits relatifs à sa vie privée. Par exemple : que les frais du ménage s'élevaient à quelques vingt florins par semaine ; que Freud était membre du bureau de l'Union humanitariste (probablement émanation du B'nai B'rith) ; qu'il envoyait ses malades diabétiques en cure à Karlsbad (IR p. 173), etc. D'autres passages nous renseignent sur les clichés dont on usait à son époque, notamment la référence au fait de « voir de loin la terre promise » (IR p. 172), locution qui, de surcroît, a le mérite d'indiquer la distance à laquelle il était prescrit de tenir l'objet du désir.

Jacques Lacan est loin de souscrire au second des axiomes freudiens. Toutefois, à la fin de son livre, Freud se montre davantage circonspect relativement à son usage.

Ainsi (IR p. 177) il postule que le souvenir diurne devient bien l'entrepreneur du rêve mais ne peut rien réaliser sans l'appui du capitaliste du rêve, à savoir le désir inconscient.

À en rester à ces données premières on rate l'essentiel, à savoir ce qui vaudra à Lacan l'effort de promouvoir la notion de **trait unaire**.

DU TRAIT UNAIRE À L'IDENTIFICATION DANS LE RÊVE

Ce travail théorique est bien entendu amorcé par Freud à partir du matériel clinique dont il dispose. Un trait commun entre plusieurs personnes ou objets est tout trouvé lorsqu'il s'agit d'une couleur. Ici le jaune domine sous les auspices de la blondeur. N'était-il pas pour sa mère : « *Mein goldenes Sigi ?* » D'une certaine façon on peut dire aussi que les rêves de Freud trempent dans l'urine. Mais ici ce qui donne un

autre sens à l'urine c'est le jet, dont la fascination que lui vouent les sujets des deux sexes, a été notée par Lacan. La couleur concerne évidemment la formule perceptive d'un sujet dans la mesure où il est susceptible de développer une sensibilité exquise à l'égard de certains récepteurs. Sur la piste du jaune Serge Leclair a tenté de décrypter tel passage des écrits de Freud pour y voir une notation autobiographique. D'où il résulterait qu'à l'âge de six ans Freud aurait défloré sa nièce âgée de 4 ans, si mon souvenir est bon. Ici les détracteurs de Freud ne lui accordent généralement pas la clause de la présomption d'innocence.

Freud revient au rêve de l'OBJ (IR.254) pour inaugurer un chapitre du travail du rêve relatif justement aux modes de dissimulation de la vérité, et donc à la censure. Le truc consiste à fabriquer des « personnes collectives » (IR p. 354). C'est ainsi que dans le rêve le Dr M. :

« Il porte le nom de M..., il parle et il agit comme lui ; ses caractéristiques physiques, sa maladie sont celles d'une autre personne, de mon frère aîné ; **un seul trait**, la pâleur (*Bleich*), est doublement déterminé, puisque dans la réalité il est commun aux deux personnes. »

« Un seul trait », *ein einziger Zug* (TD p. 246) dit Freud, expression que Lacan montera en épingle sous la forme du trait unaire. Mais n'anticipons pas. Plus loin, à la page 277 (IR) Freud met en place deux personnes et dit : « A ne m'aime pas et B non plus ».

Pour obéir aux réquisits de la censure le rêve va remplacer leur couple par un élément quelconque, affectivement neutre. À la limite ça pourrait être un des éléments du couple, du couple structuré dès lors comme une **paire ordonnée** [A(A, B)]. Ordonnée par rapport à un affect masqué. Ici Freud est tout à fait précis (IR p. 277) :

« Quand on trouve dans un rêve la figuration d'un fait qui est commun à deux personnes, cela indique ordinairement autre chose qui est commun aux deux et qui demeure caché parce que la censure en a rendu la figuration impossible. » [(TD p. 268) : Wo im Traum auch ein Gemeinsames der beiden Personen dargestellt ist, da dies ist gewöhnlich ein Wink, nah einem anderen verhüllten Gemeinsames zu suchen, dessen Darstellung durch die Zensur unmöglich gemacht wird.]

Ce que la traduction d'Ignace Meyerson (supervisée par Denise Berger) omet ici est le terme *Wink*, qui est un « signe » mais aussi un clin d'œil adressé à quelqu'un. Chose que Lacan interprète lorsqu'il note qu'il n'y a jamais effacement total de la différence : « /.../ il n'y a pas d'idéal de la similitude, d'idéal de l'**effacement** des traits. »

Chose à retrouver dans le séminaire de Lacan sur l'Identification (L09 13 décembre 1961 p. 96 de la sténotypie originale) où je décompte une bonne douzaine d'occurrences du terme « trait unaire ». Il s'en suit qu'on peut dresser une liste de ses propriétés, liste qui mériterait à elle seule l'ébauche d'un autre travail. Je ne retiendrai ici qu'une seule occurrence que voici :

« C'est parce qu'il y a un sujet qui se marque lui-même ou non du trait unaire qui est un, (ou moins un) qu'il peut y avoir un moins a (-a), que le sujet peut s'identifier à la petite balle [FORT/DA] du petit fils de Freud, et spécialement dans la connotation de son manque : il n'y a pas (ens privativum). Bien sûr, il y a un vide et c'est de là que va partir du sujet.»

Je ne puis qu'insister sur la fonction de plaque tournante qu'est dévolue au trait-unaire dans l'enseignement de Lacan, pour autant qu'on s'en tient au chapitre de l'Identification. On retrouve le trait

unaire au niveau du séminaire sur la logique du fantasme où Lacan développe la problématique de la **double boucle** dont j'avais fait mention plus ci-dessus (L14 Livre XIV, 15 fév. 1967, in *Lettres de l'École Freudienne*, n° 3, p. 10) :

« Or, si le trait unaire joue dans le champ du sujet le rôle de repère symbolique [...] il s'agit bien en effet de ce Un comptable, qui permet d'identifier des objets aussi hétéroclites que possible [...] pour les énumérer comme éléments d'un ensemble. Mais la vérité qu'on obtient alors [...] reste sans aucune prise sur le réel. Or, si nous descendons dans le temps [...] pour voir comment fonctionne le schéma identificatoire de l'aliénation nous remarquerons [...] que le Un basal de l'opération de la récurrence n'est pas déjà là et qu'il ne s'installe que de la répétition elle-même. Le graphe de cette fonction n'est autre que celui de la double boucle qui sert à imaginer [...] la solidarité d'un effet directif à un effet rétro-actif [...]. Le trait dont se sustente ce qui est répété revient en tant que répétant sur ce qu'il répète dans un rapport tiers analogue à celui qui, nous faisant passer de l'Un au deux [...] revient par un effet de rétroaction sur cet Un, pour donner cet élément non-numérable que j'appelle l'Un-en-plus, et qui [...] mérite encore ce titre de Un-en-trop, que j'ai désigné comme essentiel à toute opération signifiante. »

Le trait unaire est indispensable à la constitution à quelque chose qui est un **groupe**, voire une classe, et non pas un ensemble. Un ensemble peut être constitué d'une collection d'objets hétéroclites. Tel objet appartient (ϵ) à un ensemble, mais il est inclus (\subset) dans un groupe à partir du moment où il partage avec les membres du groupe un trait commun.

Il convient, à présent d'aborder le statut de l'objet, tel qu'il s'élabore à partir des notions logiques d'appartenance et d'inclusion. Certains vont jusqu'à poser que l'appartenance relève de l'Imaginaire alors que l'inclusion s'initie du Symbolique.

Ainsi, dans la gorge d'Irma, parmi les objets qui entrent et sortent par sa bouche, un certain nombre viendra à se singulariser, à changer de statut, pour fonctionner comme symptômes et comme acteurs d'un conflit.

Dans cette configuration Freud nous dépeint sa situation de sujet divisé en deux camps ; d'une part il est soutenu par le groupe Otto, et d'autre part il est persécuté par le groupe Wilhelm Fliess, qui s'opposent, nous dit-il, point par point (IR p. 256). Il assigne à chacun de ces deux groupes une sorte de blason, *amylène* pour Otto, *propylène* pour Fliess. Et c'est là que surgit dans le rêve, par le biais d'une condensation, la *triméthylamine* comme médiation, voire comme solution du conflit.

EXPÉDITION DANS LA JUNGLE DE LA TRAUMDEUTUNG

Il est difficile de situer la place exacte du rêve de l'OBJ dans l'investigation de son propre inconscient opérée par Sigmund Freud dans la Science des rêves. Le thème du renversement est certes une bonne piste mais il comporte des versants cachés. Un tel **renversement** résulte par exemple de la discordance entre deux paroles de la mère de Freud, paroles qui le concernent en premier chef. « *Mein goldenes Sigis* », vient ici en opposition radicale avec « *Er ist ein kleines Mohr* ». D'une part, sa mère déclare qu'il a une chevelure d'or (d'où la barbe jaune), et d'autre part elle le voit brun comme un enfant **mauresque**. Quelle version faut-il croire, surtout si l'on tient pour essentielle la parole de la mère quant à ce qu'il en est de la transmission du Nom-du-Père ?

Pour l'instant, il s'agit ici d'une découverte personnelle, de même que le constat mentionné plus haut de la présence du *Schaffelle* sous le couvercle du *Schafskopf*, découverte qui résulte de ma propre expédition dans la jungle de la *Traumdeutung* où une certaine agilité est requise pour naviguer de liane en liane, tel un Tarzan psychanalyste.

Après le constat de l'absence du rêve de l'OBJ chez Lacan, j'ai eu la surprise de constater qu'il en était de même chez Grinstein (*On Sigmund Freud's Dreams*, Wayne State University Presse, Detroit, 1968. [OS-FD]). Dans la table des matières de ce livre on trouve pourtant un thème qui a attiré mon attention, thème intitulé « *Dishonesty* » (p. 267). Le thème de la malhonnêteté couplé à celui du déshonneur m'a semblé coller suffisamment avec ce dont il est débattu à propos du rêve d'OBJ. Ceci en relation avec l'ambition de Freud de prendre la place du père en éliminant ses concurrents.

Dans le texte de Grinstein il s'agit d'une très longue analyse de la pièce de Schiller : « *Fiesco, or the Genoese Conspiracy, a Tragedy* » (in *Early Dramas by Friedrich Schiller*, transl. S.T. Coleridge and others, vol.6, London 190, p. 279-393). Dans le but d'assassiner le « tyran », Andréas Doria, octogénaire, duc de Gênes, Fiasco, en tant que double de Freud, embauche Muley Hassan, **Maure** de Tunis. Ce dernier, sera pris, torturé, déshonoré, puis réhabilité, tout ça à cause d'« une certaine de misérables sequins. »

Cette incursion dans la pièce de Schiller se situe dans un rêve qui vient à la suite du rêve de Freud où « Goethe attaque Monsieur M. ». Rêve de déshonneur, à dater de mai 1989, dans lequel figure la mention : « C'est une personne honorable ».

Il s'agit d'une reconnaissance, de la levée d'une dés-supposition du sujet supposé savoir, d'un acte du genre de celui attribué traditionnellement à la bonne du psychanalyste, bonne qui soutient fermement que son maître n'oublie jamais ses patients, et que s'il est en retard c'est qu'il a été attardé.

La liane menant au rêve de l'OBJ est saisie par Grinstein (p. 277) comme suit:

« L'ambition de Freud est à situer dans l'aire de la promotion universitaire et il y est fait souvent référence dans la *Traumdeutung*. Son vœu de devenir professor extraordinarius et d'élever son statut professionnel à Vienne est équivalent au vœu parricide de Fiasco et donc puni de mort. »

J'ai ajouté (ailleurs) à la longue liste des rêves de ce genre chez Freud le rêve où intervient le signifiant « *Norekdal* » en tant que renvoyant (sur le mode anagrammatique) à Calderon de la Barca et à sa pièce : « *La vie n'est qu'un rêve* », pièce où Sigismund triomphe du tyran, et donc de son propre père, en l'obligeant de lui baiser les pieds. Or, ces vœux de mort envers le père ont leur équivalent inverse, à savoir la *Vaterrettung*, tout aussi insistant dans la *Science des rêves*, sous la forme de l'injonction de « laver l'honneur » de ce dernier. Ambivalence, par conséquent, de Freud, étant donné que le thème du déshonneur, selon Grinstein (OS-FD, p. 275) est le « **commun dénominateur** entre le rêve et le drame », mais aussi entre Freud et son propre père.

PERSPECTIVES DU RENVERSEMENT

Point n'est besoin d'être Clausewitz en personne pour saisir l'im-

portance stratégique que peut revêtir le renversement d'une perspective. Toutefois, entre la position de celui qui, tel Freud, expérimente la chose *in situ*, « comme du bon cuisinier » dira Lacan, et celle de celui qui *in abstracto* développe une telle **stratégie** du renversement, voire de la conversion, il y a un pas, pas que Lacan a tenté de franchir. Et il ajoute ; « ce n'est pas avec le couteau que nous disséquons mais avec des concepts » ; chose qu'il attribue plus loin à Freud (18.11.1953) :

« Il en va comme du bon cuisinier, qui sait bien découper l'animal, détacher l'articulation avec la moindre résistance. Pour chaque structure, on admet un mode de conceptualisation qui lui est propre. »

C'est donc cette question de stratégie qui me conduit à faire retour sur ce que j'avais développé à partir du rêve de l'OBJ il y a bien une trentaine d'années.

À l'époque, je ne m'étais pas soucié des reprises qu'ont pu être effectués par Lacan de ces renversements freudiens. Or, une recherche systématique sur ce thème aboutit à ceci, c'est que dans les deux premiers séminaires de Lacan j'ai pu localiser déjà une vingtaine d'occurrences du terme « renversement », et puisque pour être précis il convient de ratisser large, je me trouve à la tête d'une vingtaine de pages à dépouiller.

Travail certes pénible mais tout spécialement fructueux auquel un exposé spécial mériterait de lui être consacré. Ici aussi je me contenterai de tirer quelques fils entrant dans la texture de la vérité de ce rêve de Freud.

Pour commencer, Lacan note (13.01.1954) que le travail du concept comprend le genre de renversement qui porte un Lavoisier à passer du phlogistique à l'oxygène. Or, il en résulte une remodelisation de notre pensée de la nature, et ceci suite à un changement d'enfance, à une appréhension nouvelle de la structure de la matière. Appelons ça un changement de paradigme corrélatif à un événement du genre de celui de la révolution copernicienne. L'introduction par Freud de la notion d'inconscient constitue un tel changement, et c'est en fonction de cette découverte que ses vues sur ses relations réelles à autrui se trouvent bouleversées, précisément à partir du rêve de OBJ. Il s'agit en fait d'une rupture épistémologique, et Freud en a opéré un certain nombre, à commencer par la question de l'hypnose.

L'occurrence suivante du renversement (13.01.1954) est manifestement une conséquence de la révélation de l'inconscient, dans la mesure où ce qui était a priori lointain se montre dans le rêve dans une proximité étonnante. Or, seule une topologie nouvelle du sujet est susceptible de rendre compte de tels faits. Ainsi (31.03.1954), Lacan rappelle qu'on peut retrouver l'image réelle produite par son dispositif des deux miroirs, dans le miroir de l'Autre, la distanciation ainsi introduire par ce renversement méritant pleinement d'être mise au compte d'une stratégie de fuite dans l'imaginaire.

Le 12.05.1954 Lacan se cite lui-même pour rappeler le jeu de l'enfant à la bobine. Il note : « que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage ». L'objet se néantise et prend corps : « dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires », (le *Fort* et le *Da*), ce qui : « annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes » Il note également qu'en face : « du phénomène contrasté de la présence et de l'absence, l'introduction du symbole **renverse** les positions ; l'absence est évoquée dans la présence, et la présence dans l'absence. » Ici encore le renversement

est de nature topologique et procède d'un **renversement** d'écriture : rS --> sR. Opération que Freud attribuait initialement au masochisme primordial. Plus loin (12.05.1954) Lacan précise le sens de ce renversement :

« Par le Fort/Da, l'enfant, qui a justement échangé ce Moi contre ce désir qu'il voit dans l'autre - ce désir de l'autre, qui est le désir de l'homme, entre dans la médiatisation du langage. C'est dans l'autre, et par l'autre, que ce désir va être nommé, reconnu, va entrer dans la relation symbolique du je et du tu, avec ce qu'il comporte là de reconnaissance, de réciprocité, de transcendance, simplement parce qu'il a été nommé, parce qu'il entre dans l'ordre, déjà tout prêt à inclure l'histoire de chaque individu, dans l'ordre d'une foi. »

Par là également l'enfant trouve la sortie d' « une relation entre les êtres humains interdestructrice et mortelle. »

Dans son examen de la relation intersubjective imaginaire, qualifiée ici de « interdestructrice et mortelle », Lacan souligne la fonction du regard. Puis il pointe la sorte de renversement de la position occupée par le voyeur lorsqu'il est surpris : vu-voir, posture qu'évoque quelque part un Jean Paul Sartre (L01, 09.06.1954). Ici l'autre change de bord : de proie il devient prédateur-tueur.

Sur le plan de la technique analytique on glose sur les conditions de l'ouverture du transfert et les périodes favorables à la communication des inconscients. Sur le plan technique Lacan évoque, à l'instar d'Augustin, l'art de l'oiseleur (23.06.1954). En effet, il ne suffit pas de s'efforcer de parler au patient « son langage » mais de soulever : par des signes adéquats, par des happeaux, la perdrix de la vérité (\$).



Ici le paradoxe de la position du psychanalyste éclate au jour parce que la vérité, s'il l'apprivoise, il n'est pas sans la savoir. Et après avoir évoqué : la bascule dialectique, le **renversement** total de la position telle qu'elle est apportée par la dialectique augustinienne à propos de la vérité (faut-il ou pas la chercher par l'illumination ?), Lacan en vient à dire ceci (23.06.1954) :

« Et, ce que je vous faisais observer à propos de certains éléments matériels, certaines compositions phonématiques, nous ne savons après tout qu'ils sont des mots, nous dit saint Augustin, que quand nous savons ce qu'ils signifient dans la langue concrètement parlant. Il n'y a donc pas de peine à faire ce retournement dialectique, que tout ce qui se rapporte à ce maniement et cette interdéfinition des signes, c'est toujours quelque chose où nous n'apprenons rien ; car, ou nous savons déjà la vérité dont il s'agit, et alors ce ne sont pas les signes qui nous l'apprennent, ou nous ne le savons pas, et c'est seulement quand nous le savons que nous pouvons situer les signes qui s'y rapportent. /.../ c'est essentiellement par rapport à la vérité que se situe la signification de tout ce qui est émis. »

Qu'en est-il de l'éventualité que la perdrix puisse être empaillée, fétichisée et pour tout dire sacralisée ? Lacan remarque en effet ceci (16.02.1955) :

« Au moment où Freud remet en cause [renverse] toutes les constructions faites dans les chapitres précédents, à propos de l'élaboration du rêve, ce

qui est le gros œuvre de la Traumdeutung, il dit tout d'un coup qu'à propos des rêves, toutes les objections peuvent être élevées, y compris que le rêve n'est peut-être que le rêve d'un rêve. Dès lors, notre erreur aurait été de traiter comme un texte sacré ce qui ne serait qu'une improvisation arbitraire, édifiée à la hâte et dans un moment d'embarras. »

Un texte sacré est évidemment censé être un tout achevé alors que le texte du rêve est toujours parcellaire, en raison principalement du phénomène de l'oubli comme effet de la censure. Avec Lacan ceci nous vaut le commentaire suivant (16.02.1955) :

« Redonnons à cette fameuse censure qu'on oublie trop, tout son frais, tout son neuf – une censure est une intention. Le propre de l'argumentation de Freud est de renverser le fardeau de la preuve : Dans les éléments que vous m'objectez, les oublis et les dégradations du rêve, je continue de voir un sens, et même je vois un sens de plus. Quand le phénomène d'oubli intervient ça m'intéresse encore plus : je trouve là aussi une partie du message. Ces phénomènes négatifs, je les ajoute à la lecture du sens, je leur reconnais aussi la fonction de message.' Ce n'est pas seulement que Freud découvre cette dimension, mais même, par un certain parti pris, il l'isole, il ne veut connaître que celle-là. »

Que veut dire l'expression : « **renverser** le fardeau de la preuve » ? Est-ce de l'ordre de cette 'falsification' que prône un Carl Popper ? Où trouver une procédure qui permettrait à la *perdrix* d'y perdre son latin, de se dénoncer elle-même ? Lacan n'anticipe-t-il pas sur son projet de procédure de la passe qui ne verra le jour qu'en 1967 ?

Par ailleurs, l'incidence de la 'perdrix' dans mon discours, holophrase du genre du « *Giselasamen* » de l'Homme aux rats (H&R) de Freud, ou au « Poordjeli » de l'Homme à la licorne (H&Li) de Serge Leclaire, est susceptible de connoter à la fois la 'perte du sens du prix des choses' au gré de la 'vérité du marché', et donc l'incidence de la *Mehrwert* (plus-value) freudienne dans la genèse du symptôme, que Lacan note d'un petit 'a' (23.11.1955), mais aussi la dérision (ici notre *Schaffelle* tombe à pic) à quoi prête toute tentative d'exhaustion du sens d'un message en continu remaniement. « Cette perpétuelle possibilité de **renversement** du signe en fonction de la totalité dialectique de la position de l'individu » sur le plan de la clinique, **nous oblige**, en tant que praticiens, à une abstention armée ; c'est-à-dire à un mutisme sur les présupposés du sujet, qui, tels des arlequins de circonstance, seraient susceptibles de nous masquer l'essentiel. Bref, le présupposé, ou encore le préjugé n'est certes pas premier dans la dynamique subjective. Au contraire : dans la cure il est en cours de construction. Sans compter les préjugés de l'analyste qu'un Ségla renverse (L02, 23.11.1955) le jour où il remarque :

« que les hallucinations verbales se produisaient chez des gens dont on pouvait s'apercevoir à des signes très évidents dans certains cas, et dans d'autres en y regardant d'un peu plus près, qu'ils étaient eux-mêmes en train d'articuler, le sachant ou ne le sachant pas, ou ne voulant pas le savoir, qu'ils articulaient les mots qu'ils accusaient d'entendre. Cela a constitué quand même une petite révolution, à savoir que l'hallucination auditive devait être quelque chose qui n'avait pas sa source à l'extérieur, et qui devait l'avoir à l'intérieur : et quoi de plus tentant que de penser que cela peut répondre à un chatouillis d'une zone elle-même dite sensorielle ? »

Argumentation dont il conviendra de se souvenir chaque fois que l'on se soucie de la pulsion invocante. L'existence de l'hallucination verbale, comme effet du langage intériorisé, témoigne de ce que le langage est autre chose chez l'humain qu'un épiphénomène. Lacan

y insiste (23.11.1955) :

« C'est-à-dire que le langage ne peut pas se concevoir comme une série d'émergences, de pousses, de bourgeons ; qui sortiraient de chaque chose, comme donnant la petite pointe, la petite tête d'asperge, du nom qui en émergerait. Le langage n'est concevable que comme un réseau, un filet qui tient dans son ensemble, et qui, jeté à la surface de l'ensemble des choses, de la totalité du réel, y apporte, y inscrit cet autre plan, cet autre ordre qui est justement celui que nous appelons ici le plan du symbolique. »

LA RESEMBLANCE AVEC LE PÈRE

Sur le plan de la réalité nous savons que Freud partageait avec son Père certaines caractéristiques physiques, ne serait-ce que la barbe et les yeux bleus ; caractères qui attireront notre attention chaque fois qu'ils apparaîtront pour nous indiquer, par exemple dans les rêves, qu'il peut s'agir soit de Freud, soit de son Père (IR p. 255).

Au chapitre du déshonneur on sait que Freud a été fortement ébranlé par l'aveu d'impuissance de son père face à l'insolence d'un antisémite qui, un jour, d'un coup de canne, à envoyé son *kalpak*, son couvre-chef, dans le caniveau. Mais s'agirait-il ici d'un souvenir-écran de plus, dissimulant un autre crève-cœur ?

Transportons-nous à présent sur le versant biblique de l'auto-analyse de Freud pour y retrouver à l'époque des Patriarches les noms de Jacob et de Joseph. Fort curieusement la destinée de Sigmund semble présenter de nombreux points communs avec celle de Jacob.

Comme Freud, le Jacob de la bible est le préféré de sa mère (Rébecca), et il est né de parents fort âgés. Jacob n'a été béni par son père Isaac que grâce à un subterfuge, ce qui en termes de code peut rendre compte de certaines expressions clés de la vie phantasmatique de Freud telles que : "Non Vixit", ou "on est prié de fermer les yeux".

Puis vient toute une série de démêlés avec son oncle maternel Laban, dont le Jacob de la bible épousera les filles Léa et Rachel. Il est vrai qu'on insinue souvent que Freud aurait épousé à la fois les deux filles Bernheim : Martha et Minna. Il y a aussi la période de stérilité de la Rachel biblique qui peut correspondre aux cinq années de fiançailles de Freud avec Martha.

Jacob suivra une voie assez différente de celle de ses ancêtres. Notamment il ne sera pas exposé nu comme son père Isaac, ce qui avait valu à ce dernier l'alliance avec l'Éternel. Du coup Jacob ne luttera pas avec l'ange au passage du Jabbok et n'aura pas le privilège de voir Dieu en face à face (Gen. 32 30). Toutefois il pourra affronter son oncle Lamech, ayant payé pour cela (Gen. 33 10) par une marque divine qu'il portera désormais non pas à la hanche mais à la mâchoire (IR 476). Cette marque trouve son équivalent chez Freud via le souvenir-écran d'une bosse à la mâchoire (relatif à une chute venant comme sanction à la transgression de l'interdit porté sur l'accès aux pots de confitures).

Voir EL ROI (le Dieu *de la vue*) face à face paraît bien être le privilège de ceux qui ont traversé le fantasme. Cet épisode biblique trouve son pendant dans la vie de Freud par l'intermédiaire d'un rêve chthonien où Brücke charge Sigmund d'effectuer une tâche très particulière (IR 385) :

"Le vieux Brücke doit m'avoir imposé une tâche quelconque. Et, - chose bien étrange -, cette tâche consiste dans : la préparation de la partie inférieure

de mon corps : bassin et jambes ; je vois cette partie de mon corps devant moi, comme dans la salle de dissection, sans cependant avoir la sensation que cette partie manque à mon corps, et sans le moindre sentiment d'horreur... "

Freud nous précise (IR 387) que c'est au livre de Ridder Haggard intitulé "*Heart of the world*" que se rapporte le jugement : "**chose bien étrange**". Chose qui insiste puisque nous retrouvons cette même pensée dans le texte sur : « Un souvenir sur l'Acropole ».

Dans la suite du rêve Freud nous indique que l'idée que : 'peut-être les enfants obtiendront ce qui a été refusé au Père' est : "une allusion à cet étrange roman ou l'identité d'un personnage se maintient à travers une suite de générations s'étalant sur 2000 ans".

Nous retrouvons ce même Brücke dans un autre rêve où il est nettement fait allusion à un duel, l'arme d'élection étant le regard. Texte du rêve (T₁ IR 359) :

« Fl. parle de sa sœur et dit : "Elle mourut en trois quarts d'heure, puis quelque chose comme : "C'est le seuil". Comme P... ne le comprend pas, FL. se tourne vers moi et me demande ce que j'ai dit de lui à P... Là dessus, saisi d'un sentiment étrange, je veux dire à Fl. que P... ne peut absolument rien savoir car il n'est plus en vie. Mais je dis, tout en remarquant moi-même l'erreur : NON VIXIT. Ensuite je regarde P. d'une manière (Durchdringend) pénétrante et sous mon regard, il devient pâle, évanescent (Bleich, Vershwommen) ses yeux deviennent d'un bleu maladif, enfin il se dissout. J'en suis extraordinairement heureux, je comprends qu'Ernst Fleischl n'était lui aussi qu'une apparition, un revenant, et je trouve tout à fait vraisemblable qu'un personnage de cette sorte n'existe qu'aussi longtemps qu'on le désire et qu'il puisse être écarté par un souhait ».

Cette scène de duel par le regard (où la place de Freud est authentifiée par le terme *Bleich*) débouche sur un *fading*, sorte de dématérialisation et de désêtre, qui renvoie aux éléments d'une scène historique, qui met aux prises Freud et Brücke ainsi que cela est relaté dans les commentaires du rêve :

«J'ai été moniteur à l'Institut, de Physiologie ; mon service commençait de bonne heure, et Brücke avait appris que j'étais venu plusieurs fois en retard... Il vint un jour à l'heure où je devais arriver et m'attendit. Ce qu'il me dit fut court et net... L'essentiel fût dans ses terribles yeux bleus dont le regard m'anéantit (Comme P. dans le rêve où, à mon grand soulagement les rôles sont intervertis) ».

Ce rêve est accompagné de quelques remarques au sujet de l'impression constante de Freud d'être arrivé trop tard dans la vie, ce qui se rapporte à sa rivalité envers son neveu John, fils de son demi-frère Emmanuel, cette rivalité entre égaux faisant pendant à la rivalité qui l'oppose à son propre Père.

Freud avoue que cette rivalité a été un des moteurs essentiels de sa vie affective dans la mesure où son idéal d'enfant a été qu'une seule et même personne puisse être à la fois son ami et son ennemi... (IR p. 412) (Et l'Évangile ne recommande-t-il pas d'aimer ses ennemis ?)

$$\frac{\text{ONCLE}}{\text{NEVEU}} \rightarrow \frac{\text{SIGMUND}}{\text{JOHN}} \approx \frac{\text{JOSEPH}}{\text{SIGMUND}} \rightarrow \frac{\text{I}}{\frac{\text{SIGMUND}}{\text{JOSEPH}}}$$

$$\begin{array}{ccc} \text{K} & \text{A} & \text{B} \\ \text{A.B} = \text{K}^2 & \text{A/B} = \text{I} & \end{array}$$

Ce qui apparaît dans ce rêve ce sont les modes identificatoires de Sigmund Freud. L'identification au père s'opère volontiers à partir des défauts communs au père et au fils. Mais il n'y a pas de renversement au sens où Sigmund deviendrait père de son propre père. Le 30.11.1955 Lacan évoque pourtant une telle confusion in abstracto lorsqu'il profère : « [dire] je suis le fils de mon père et dire en même temps mon père est mon fils, ça n'a pas le même sens, il suffit de renverser la phrase. »

Nous allons tenter à présent de jeter quelque lumière sur les modes d'interprétation possibles des relations $A \text{ k } B$ et $B \text{ k } R$, où k connote le rapport d'oncle à neveu.

RESSEMBLANCE AVEC JOSEPH

Il y a dans la vie de Freud toute une série de personnages qui portent le nom de Joseph. Les uns comme Joseph Breuer ou Joseph Popper-Lynkeus incarneront pour Freud l'autorité de l'Autre supposé savoir ; les autres feront figure d'égaux, avec cela comporte de rivalité, tel Joseph Paneth par exemple.

De ce fait, la lignée des Joseph viendra se scinder en deux sous-groupes de valeur inégale, dont la nature reste à définir, l'une se situant dans l'ordre symbolique et reconnaissant comme tête de file le Joseph biblique, l'autre se déroulant dans l'imaginaire et admettant comme prototype l'oncle à la barbe jaune.

Ici le parallélisme est parfait avec ce que Freud constate à propos de l'antagonisme entre le groupe Otto et le groupe Wilhelm Fliess dans le rêve d'Irma, comme indiqué ci-dessus.

Les deux sous-groupes ainsi départagés permettront de mesurer le décalage qui s'introduit entre chaque paire obtenue par couplage de deux individus pris respectivement dans chacun des deux ordres indiqués ci-dessus, ce décalage pouvant passer par une valeur infinie ou égale à 1.

Dans un premier temps nous tenterons de justifier notre référence au Joseph biblique. Nous savons que Joseph avait onze frères et qu'il avait été préféré parmi eux par son père comme il est dit dans la Genèse (37, 3) :

"Israël [Jacob] aimait Joseph plus que tous ses autres fils parce qu'il l'avait eu dans la vieillesse ; et il lui fit une tunique de plusieurs couleurs."

Commentaires 1 : « ... Mon père, dont le chagrin rendit en peu de jours les cheveux gris, disait souvent que l'oncle Joseph n'était pas un mauvais homme, mais une tête faible (*Schwachkopf*). J'ai peine à le croire et cela m'est très désagréable »

(T₁) Texte du rêve (Lettre à Fliess n° 70) : "Il s'agissait de mon professeur de sexualité. Elle m'attrapait parce que j'étais maladroit et incapable de faire quoi que ce soit. J'aperçus, alors, le crâne d'un petit animal et pensai, dans le rêve, qu'il s'agissait de celui d'un cochon " »

Commentaires 2 : « Dans l'analyse, je me souviens qu'il y a deux ans, tu formulais le souhait de me voir trouver, au Lido, un crâne capable de m'éclairer, comme il arriva à Goethe. Mais je n'en trouvai point. Donc, j'étais un petit *Schafskopf* ».

(Note : Le mot *Schafskopf* signifie littéralement "tête de mouton"

et au figuré "imbécile" »).

Conclusion : telle qu'elle résulte du rapprochement textuel des deux rêves précédents :

JOSEPH	schwachkopf	ONCLE	Autre
SIGMUND	sch afskopf	NEVEU	moi

Nous voyons que ce parallèle (modulo l'éviction d'un W) est articulé autour d'une signification : "individu dévalorisé sur le plan de l'intelligence", tandis que les signifiants dont il est formé ont presque la même composition littérale, le support phonématique étant identique (assonance). Les valeurs respectives des contenus notionnels, sous-tendus par les termes oncle et neveu, se trouvent, ainsi, prises dans une opposition métaphorique, le décalage, ou encore, la distance entre les deux se voit réduite au minimum.

Il est à noter que notre référence à des personnages bibliques soutenue par la symbolique des noms tend à accréditer le sentiment, voire la conviction, que Freud hériterait d'un parcours déjà balisé ; un peu à l'instar du Christ dont la biographie tend à asseoir sur l'Ancien Testament le tracé de son destin messianique. Conviction un tant soit peu mégalomane qui finit par étonner Freud lui-même.

« D'où me vient l'ambition que le rêve m'attribue ? » s'exclame Freud (IR p. 171), ce qui l'oblige à interroger l'Autre, celui de la mémoire inconsciente qui capitalise toutes les prédictions qui ont été formulées à son sujet, y compris celle qui émerge et qui le voyait ministre.

Pas étonnant que dans son rêve il se mette à la place du ministre pour malmener ses deux collègues et les traitant l'un d'idiot (tête faible : *Schwachkopf*), l'autre de criminel. Ici, manifestement, il s'identifie à l'agresseur : le ministre. Pour éviter d'être jugé il se situe au-dessus de la loi. S'il a une dent contre quelqu'un le rêve s'arrange pour masquer ça en changeant le signe de l'affect (d'où le caractère inexplicable de la tendresse manifestée dans le rêve envers l'ami R).

RAPPROCHEMENT DE L'ONCLE ET DU PÈRE

À propos du "rêve de l'oncle", Freud nous dit encore (T2 : IR 132) :

«... Je constate une analogie complète entre la tendresse que j'éprouve dans le rêve pour mon ami R... et ce qui se passe où un souverain jaloux de son pouvoir lutte contre une opinion agitée. Le peuple se révolte contre un fonctionnaire qui lui déplaît et exige son renvoi. Pour ne pas laisser voir qu'il doit compter avec l'opinion populaire, le souverain conférera au fonctionnaire une haute distinction que rien ne motivait».

La nomination de Freud (celle qui été refusée à Otto) relève-t-elle, de la part des autorités, d'une telle démarche « pour l'exemple » ? Un tel processus, qui aboutit à la surestimation (*Überschätzung*) de quelque chose ou de quelqu'un, est dû, comme y insiste Freud, à la mise en jeu de la censure. C'est ce que Freud appellera plus tard la "formation réactionnelle". Elle a pour fonction de masquer un trou, un meurtre du texte (IR138), en déplaçant l'attention sur "autre chose", qui est l'idée prévalente, le substitut (*Ersatz*) et, à ce titre, l'équivalent du symptôme et du fantasme. Le fantasme se laisse le mieux repérer là où figure (dans le texte diurne ou nocturne) une production menta-

le du sujet, création où apparaît une "Mischung Person". Voilà ce que Freud en dit (IR 277) :

« L'identification ou la formation d'une personnalité composite peuvent donc servir dans le rêve à des buts divers :

- à la figuration de choses communes aux deux personnes,
- à la figuration d'une chose commune après déplacement,
- enfin, à la figuration d'une chose commune que l'on ne fait que désirer. Le souhait que quelque chose soit commun à deux personnes se confondant souvent avec l'échange de l'une contre l'autre, cette dernière relation est aussi exprimée dans le rêve par l'identification/.../ un échange analogue est le centre même du rêve de l'oncle : je m'identifie au ministre en traitant et en jugeant mes collègues comme ils l'ont fait ».

Les remarques qui suivent concernant le caractère "égoïste" du rêve n'ont pour but que d'insister sur le fait que le rêveur se met en scène **sous** le couvert des *dramatis personnae* dont le rêve est meublé. L'apparition du rêveur à plusieurs reprises correspond à la mise en scène d'épisodes séparés dans le temps. Cela corroborera l'affirmation future de Freud dans sa *Métapsychologie* que le contenu du rêve est le résultat d'une stratification "en coulée de lave".

Stratification que Lacan transformera en une texture, et nous avons vu plus haut que pour lui :

« Le langage n'est concevable que comme un réseau, un filet qui tient dans son ensemble, et qui, jeté à la surface de l'ensemble des choses, de la totalité du réel, y apporte, y inscrit cet autre plan, cet autre ordre qui est justement celui que nous appelons ici le plan du symbolique. »

Plan où chaque point de vérité sera occupé par une lettre « transcendante », mais n'a-t-il suivi en cela René Guénon qui, dans *Le symbolisme de la croix*, (10/18, 1957, p. 186) avait déjà croisé la chaîne symbolique avec la trame imaginaire ?

Lacan n'a-t-il pas tenté dans son séminaire XII : « Les positions subjectives dans l'être », de revisiter « Les degrés de l'existence » qu'évoque Guénon ?

De son côté Freud nous donne les modalités de formation des images composites, ce que nous systématiserons comme suit :

1° Fonction propositionnelle de premier ordre, sans indication d'une valeur de la ou des variables (d'autres valeurs étant possibles il s'agit bien d'une variable et non d'une constante). La fonction : c'est l'objet, la variable : c'est son prédicat.

2° La fonction propositionnelle elle-même est susceptible de modifications, les prédicats devenant des constantes et introduisant de ce fait "une ressemblance" entre des fonctions différentes. Pour bien comprendre la complexité même de ces échanges il convient de savoir que les parties du corps (IR 280) ainsi que les mots peuvent être traités comme des objets (IR 262). Une difficulté logique s'introduit ici dès lors que l'on distingue les éléments de l'ensemble 'corps', et cet autre ensemble constitué par les parties du corps, que la médecine (l'anatomie) classe par appareils. Ce second ensemble étant numériquement bien plus important que le précédent.

Notons que de 1° à 2° s'opère un recadrage d'ordre topologique,

le résultat en 2° consistant à transmuter des différences de sens (en 1°) en coupures signifiantes (en 2°). Ainsi Φ est la lettre qui d'abord connote chez Lacan le phallus, alors que par la suite, lors de l'introduction de formules de la sexualité, Φ connote la castration. L'analogie pouvant se faire ici soit avec le passage d'un nombre à l'ordinal qui lui correspond, soit d'une fonction à sa dérivée.

Le même procédé de figuration, à l'aide de personnages composés, est susceptible, en utilisant des paires de caractères contrastés, de suggérer l'idée de **renversement**, d'opposition qui selon Freud agit à la manière "d'une allusion à l'expression méprisante : tourner le dos à quelqu'un (IR. 282). En somme, *cela* peut aboutir à la négation de l'échange sous la forme d'un refus mais aussi dans d'autres cas par l'apparition d'un sentiment désagréable et même de dégoût.

Nous n'insisterons sur ce qui au fond n'est que la syntaxe qui préside à la formation du rêve (IR 293) que pour mettre l'accent sur certaines figures (ou l'enforme) dont la survenue répétée doit attirer notre attention sur leur importance :

(IR 286) « La forme du rêve ou la forme dans laquelle il est rêvé est employée avec une fréquence étonnante pour représenter son contenu caché ».

Ou encore :

(IR 403) « Dans le rêve de l'oncle..., », l'affect opposé qu'est la tendresse provient probablement d'une source infantile... Car les rapports entre oncle et neveu sont chez moi, à cause des souvenirs de ma prime enfance, au fond de toutes les amitiés et de toutes les haines. (cf. IR p. 362). »

On rencontre à la fin du séminaire sur « Le moi dans la théorie de Freud... » (L01) le terme de **sublimation**. Dans la version AFI on le retrouve dans ce qui est intitulé 'Annexe II' d'où je tire le passage suivant :

« Quand le petit d'homme ne trouve pas la forme d'une religion, il s'en fait une : c'est la névrose obsessionnelle, et c'est ce que la religion évite. Ce que l'instruction religieuse apprend à l'enfant c'est le nom du Père et du Fils. Mais il manque l'esprit : c'est-à-dire le sentiment du respect. La religion traçait les voies par lesquelles on pouvait témoigner l'amour pour le père, « sans le sentiment de culpabilité inséparable des aspirations amoureuses individuelles. Mais, pour L'homme aux loups, il manquait une voix pleinement autorisée. Un père qui incarne le bien, le père symbolique. »

Ceci nous conduit à poser la question d'où vient cet « Esprit » en tant que condition structurante de l'amour pour le père. Le passage suivant de *l'Interprétation des rêves*, auquel nous avons fait allusion plus haut, nous éclaire sur l'interdit qu'éclaire la vérité de la *père-red* dans l'acte même de la transgression (IR 476) :

« Le lieu, un office, la caisse où il veut prendre quelque chose (poser quelque chose dans le rêve) sont les allusions indéniables à un accident qui m'advint entre deux et trois ans. Je montai sur un escabeau dans l'office, pour prendre une friandise posée sur une caisse ou sur une table. L'escabeau se renversa et me frappa de son arête derrière la mâchoire inférieure. J'aurais pu y laisser toutes mes dents, C'est un avertissement : "c'est bien fait pour toi". »

À propos du signifiant maître S_1 , ici : la friandise \textcircled{R} éprouvée qui organise le champ freudien, notons que pour un Lacan : lecteur de Léon \textcircled{R} obin, S_1 : « c'est un essaim de vertus, ce n'est pas la vertu » (L. Robin, *La pensée grecque*, 1923, p. 221), vertu au sujet de laquelle Lacan pose la question « est-ce d'eux (S_2) ? et donc des *arété* dans leur diver-

sité, qu'elle surgira au titre d'un savoir, d'une inscription dans l'obscurité du corporel ? Et Robin (encore lui, p. 235) de lui suggérer la présence dans l'âme de « l'organe » qui perce cette obscurité, o[®]gane qu'avec Freud Lacan nommera « libido ».

Cette distanciation, d'un autre à l'Autre, qui est un fait du langage, est fondamentale à énoncer. C'est elle qui ordonne la structure même du fantasme dans le rêve en permettant au rêveur de parler de lui-même (par le biais de « l'organe ») à la t[®]oisième personne.

C'est ainsi que, dans le rêve où MM est attaqué par Goethe (IR 375), Freud nous dit que le "IL" du contenu manifeste devient un "nous" dans les pensées du rêve, traduisant ainsi le fait que le rêveur s'y trouve impliqué moyennant le jugement "nous sommes tous deux des imbéciles".

$$\frac{\text{IL}}{\text{NOUS}} = \frac{\text{IL}}{\text{JE + TU}}$$

Nous avons beaucoup de raisons d'augurer qu'un jugement d'attribution de ce genre a pu jouer un rôle fondateur en ce qui concerne l'ouverture du jeune Sigmund au registre du symbolique. Nous insisterons davantage sur la fragilité constitutive de la mémorisation du vécu des premiers âges et au retour possible (sur mode fantasmatique s'entend), au stade précédent, du retrait, du désinvestissement possible du lieu de l'Autre vers le lieu de production initiale de l'objet oral, nous voulons dire le sein.

Avec ce que cela comporte comme "lâchage" signifiant, la laxité de barrières logiques ainsi obtenue augurant d'un retour (toujours à craindre) au *kakon* originel. Le sevrage, sur le terrain de la biologie mais aussi sur le plan formel, préfigure la castration en même temps qu'il coïncide avec une "survalorisation" d'une zone érogène, tandis que sera facilité l'oubli d'un mode de relation au profit d'un autre. Cette nouvelle relation, qui portera désormais la marque du Pè[®]e, faillira pour longtemps à la tâche de masquer la "pe[®]te de l'objet". Avec pour corollaire que l'ombre de la mère ne cessera de se profiler à l'horizon de toutes les idylles nouées avec le Père. Le véritable enjeu de la rivalité avec le Père sera la Mère, et Freud précisera plus tard (GW VIII 75) que sauver la mère équivaut dans ce cas à avoir d'elle un enfant.

Mieux encore : devenir le Père de son propre Père, lui déniait ainsi la primauté de la possession de la mère, cet acte a de surcroît une valeur libératoire en ce qui concerne la dette que tout enfant a contractée envers ses parents. Il s'agit donc là d'une opération qui met en cause les mé[®]rites du Père, son honneur, qui, comme le dit HOBBS dans son *Léviathan*, n'est autre chose que la reconnaissance de son pouvoir de venir en aide à quiconque est dans le besoin, Dieu étant le détenteur suprême de cette puissance.

Voici un ultime échantillon de ce que Lacan articule à propos de ce renversement (L03, Leçon du 18 janvier 1956, p. 104) :

« En somme le schéma que Freud nous donne pourrait se résumer d'une façon conforme aux formules qui nous ont été données dans ce texte même :/.../ je ne l'aime pas, je le hais, avec par renversement, il me hait, est quelque chose qui donne une clé, une sorte de cryptogramme qui nous permet de concevoir quelque chose dans le mécanisme de la persécution : il est bien clair que c'est devenu entre-temps ce 'il' qui maintenant me hait. C'est là qu'est

tout le problème, car le caractère démultiplié, neutralisé, vidé, semble-t-il, de je-ne-sais-quoi que nous allons essayer de dire, et qui n'est autre que sa subjectivité, le caractère de signes indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif, /.../, est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre, le partenaire au cours de la transformation. »